

Florence Barberis
Anne-Laure H-Blanc
Sylvie Deparis

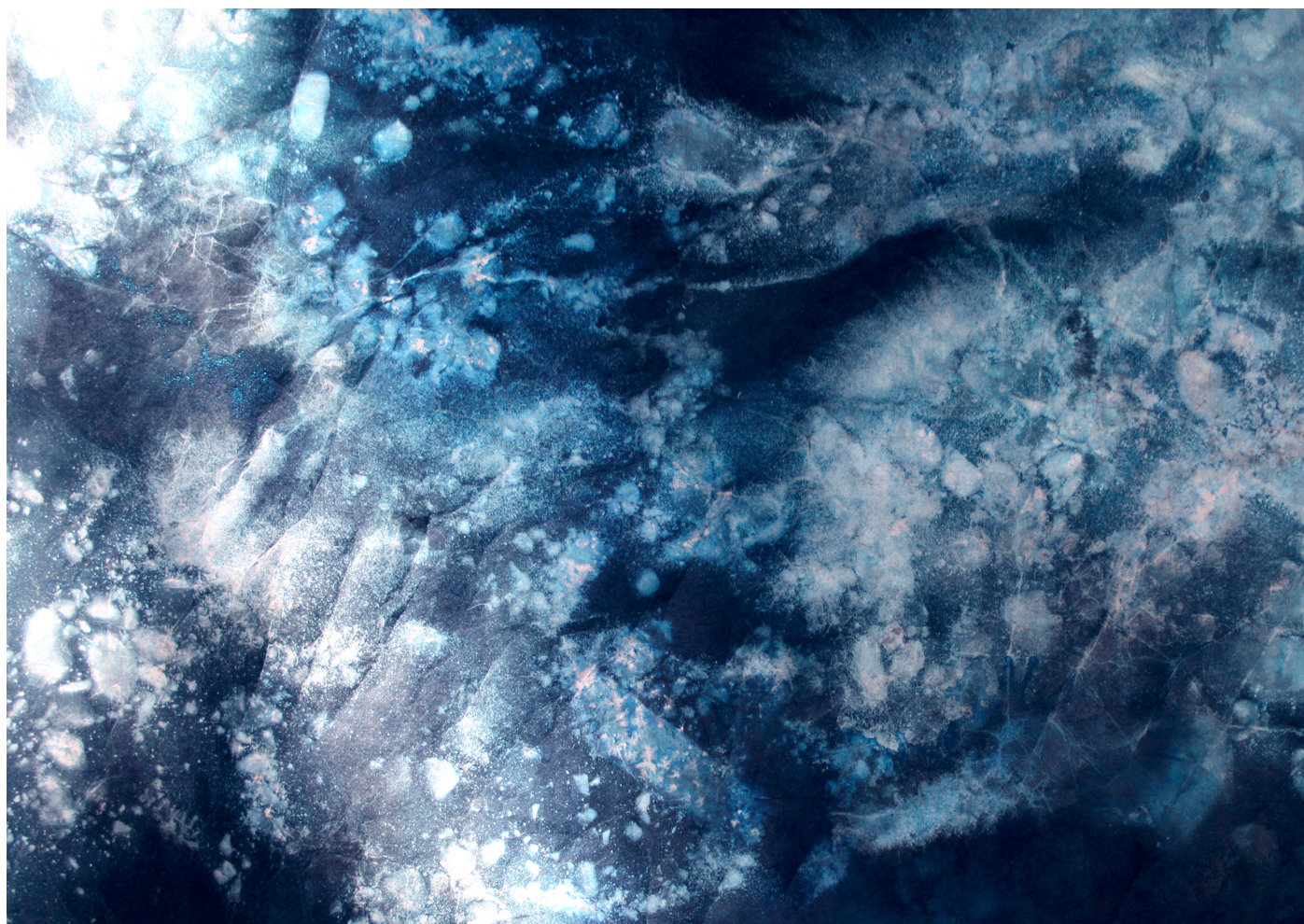
Peinture, photographie, vidéo, installation

LA CONCIERGERIE

▲ ART CONTEMPORAIN

IN SITU

Ouverture du 06/03/26 au 25/04/26



L'exposition *IN SITU* réunit trois artistes autour d'une recherche commune menée dans la nature, prenant l'eau comme point de départ de leur exploration. À travers des approches sensibles basées sur le regard, le geste et le toucher, leurs œuvres interrogent notre relation à l'environnement et à ses éléments. Né de temps de travail partagés, ce projet fait dialoguer leurs pratiques pour proposer au visiteur une expérience immersive et sensorielle.

SOMMAIRE

1. UNE DÉMARCHE IN SITU	p.3
<u>1.1. Vivre la nature</u>	
<u>1.2. De la nature à l'atelier</u>	
<u>1.3. De l'atelier à la salle d'exposition</u>	
2. UN DIALOGUE ARTISTIQUE	p.5
<u>2.1. Un rapport commun à la nature</u>	
<u>2.2. Des œuvres comme traces d'expériences</u>	
<u>2.3. Une invitation à ressentir</u>	
3. PISTES PÉDAGOGIQUES : LA NATURE DANS L'ART	p.10
<u>3.1. Représenter la nature</u>	
<u>3.2. Créer dans et avec la nature</u>	
<u>3.3. Explorer la nature comme expérience sensible</u>	
4. ANNEXES	p.16
<u>4.1. Glossaire</u>	
<u>4.2. Biographies des artistes</u>	

1. UNE DÉMARCHE IN SITU

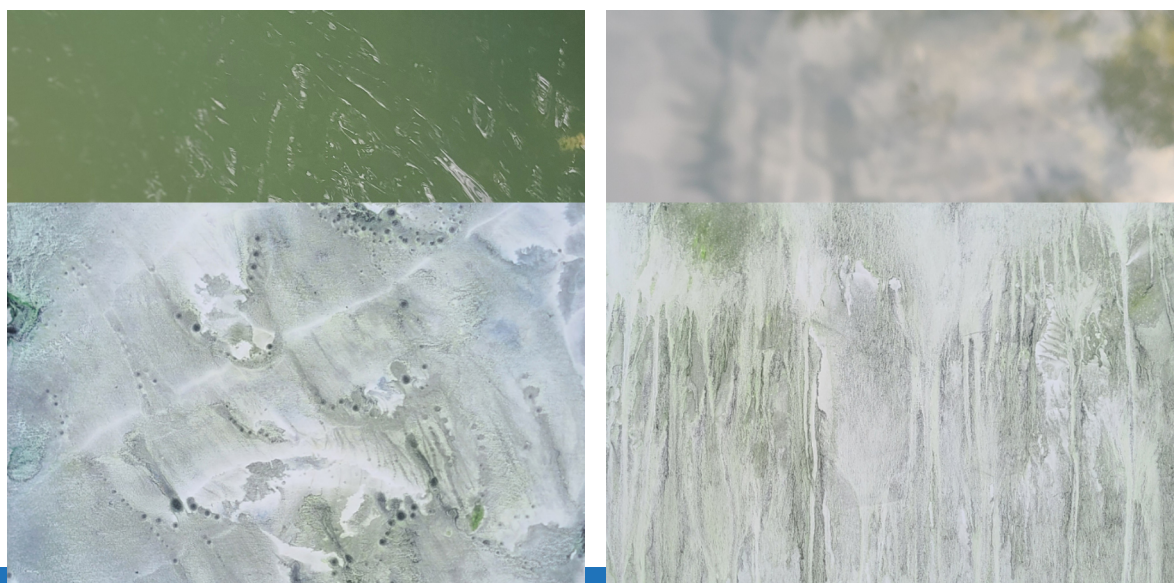
1.1. Vivre la nature

L'exposition *IN SITU* porte bien son nom. L'expression latine signifie littéralement « sur place » : elle désigne une démarche qui consiste à observer, expérimenter et créer directement là où les choses se passent, sans les arracher à leur contexte. C'est de cette façon qu'Anne-Laure H-Blanc, Florence Barberis et Sylvie Deparis travaillent.

Avant de créer les œuvres présentées ici, les trois artistes ont mené un long travail d'immersion sur un territoire de la Drôme, riche d'une grande diversité de milieux naturels : la rivière du Roubion, les reliefs montagneux, les formations rocheuses, la variété des matières minérales et organiques. Pendant environ trois ans, elles s'y sont retrouvées deux à trois fois par an, à différentes saisons, pour observer et ressentir les transformations du lieu au fil du temps, de la lumière et des phénomènes naturels.

Leur approche ne ressemble pas à celle d'un naturaliste qui observe de loin. Elles vivent le lieu physiquement : elles marchent dans l'eau, touchent les pierres, scrutent les textures, écoutent les rythmes. Cette présence au monde leur permet de percevoir ce qui est à l'œuvre dans la nature — la circulation de l'eau, l'érosion, la stratification, la lente transformation des matières — et d'en recueillir les formes, les traces et les sensations.

Les œuvres qui en résultent ne cherchent pas à reproduire la nature. Elles cherchent à en traduire l'expérience : à rendre perceptible le lien entre le corps, le geste et le milieu naturel. Le lieu naturel n'est pas un simple décor ou un sujet à peindre — il devient matière, partenaire et source d'inspiration.



Deux mondes, Florence Barberis, Photos et encres sur carton

1.2. De la nature à l'atelier

Une fois l'immersion vécue, comment passe-t-on de l'expérience du terrain à une œuvre exposée ? Le processus des trois artistes s'organise en plusieurs étapes étroitement liées, où le lieu naturel et l'atelier se répondent en permanence.

Tout commence sur le terrain, par une collecte qui prend des formes très diverses : ramassage d'objets, frottages, dessins, photographies, vidéos, enregistrements de sons. L'objectif n'est pas de prélever la nature, mais d'en capturer des traces — des fragments de matière, de lumière ou de mouvement qui serviront de point de départ à la création.

De retour à l'atelier, ces traces sont explorées, transformées, mises à l'épreuve de différents médiums : monotypes, encres, dessins, installations, photographies ou vidéos. C'est souvent dans cette phase d'expérimentation que surgissent les effets inattendus — là où la matière résiste, déborde ou se transforme sous le geste de l'artiste.

Tout au long de ce processus, les trois artistes échangent autour de leurs collectes et de leurs essais. Ce dialogue nourrit la création et permet aux œuvres de se répondre, tout en préservant la singularité de chacune. Il est en quelque sorte le prolongement du dialogue engagé avec la nature : une conversation à trois voix, entre le lieu, les matières et les gestes.



Anne-Laure H-Blanc, Photos de l'artiste au travail

1.3. De l'atelier à l'espace d'exposition

Une fois les œuvres créées, un nouveau travail commence : celui de les installer, de les mettre en espace, de composer avec elles un parcours qui fasse sens pour le visiteur.

Les trois artistes ont bénéficié d'un temps de résidence à *La Conciergerie* pour préparer la présentation des œuvres. Accompagnées par le commissaire d'exposition Serge Helies pour la conception muséographique, elles ont réfléchi ensemble à la manière de mettre en relation les œuvres avec l'architecture du lieu, ses volumes et ses circulations. L'agencement des pièces dans l'espace n'est pas une étape secondaire : c'est une partie à part entière du processus de création.

Il ne s'agit plus seulement de montrer les œuvres, mais de composer un parcours sensible — une invitation à entrer progressivement dans l'univers de leur territoire, à travers les formes, les matières et les traces que les artistes en ont rapportées. L'exposition prolonge ainsi l'expérience vécue dans la nature et la partage avec le public.

2. UN DIALOGUE ARTISTIQUE

2.1. Un rapport commun à la nature

Tout commence par une affinité. Avant même de se retrouver sur le territoire de la Drôme, Anne-Laure H-Blanc, Florence Barberis et Sylvie Deparis partagent une même façon d'être face à la nature : non pas en observatrices distantes, mais en présences immergées, attentives à ce que le corps perçoit.

Florence Barberis et Sylvie Deparis avaient déjà collaboré à deux reprises — sur l'exposition *Minérales* au Musée départemental de Gap en 2023, puis sur *Méandres, entre roche et eau* à la bibliothèque Carré d'Art à Nîmes en 2024. Anne-Laure H-Blanc, de son côté, avait mené dès 2017 un projet artistique autour d'un étang et nourrissait depuis l'envie de travailler sur les eaux vives. Ce désir partagé de la rivière crée entre elles un point de convergence naturel.

Ce qui les relie ne se résume pas à un thème commun. C'est une manière d'être au monde : marcher dans l'eau, toucher les pierres, percevoir les textures et les rythmes des éléments. Leur démarche exige de s'oublier soi-même, de mettre de côté la réflexion intellectuelle pour se laisser traverser par ce que le lieu offre. On retrouve dans cette approche des échos avec la pensée orientale, à laquelle les trois artistes se sont confrontées lors de résidences en Asie — une attention à l'impermanence, à la transformation constante des choses, à l'éphémère perçu non comme une perte, mais comme une richesse.

C'est sur ce socle commun que repose leur collaboration, et c'est lui qui donne à l'exposition sa cohérence profonde : non pas trois regards juxtaposés sur un même territoire, mais trois façons singulières de vivre une même expérience. C'est cette expérience que les œuvres, chacune à leur manière, cherchent à transmettre.



Photos, eau et roche, Sylvie Deparis

2.2. Des œuvres comme traces d'expériences

Les œuvres présentées dans l'exposition sont le résultat direct de cette expérience vécue dans la nature. Elles ne cherchent pas à reproduire un paysage ou à illustrer un lieu : elles en gardent la trace, le rythme, la matière. Chaque médium — dessin, empreinte, installation, photographie ou vidéo — devient une façon différente de dire ce que le corps a ressenti sur le terrain.

• Le dessin comme trace de la sensation

Pour Anne-Laure H-Blanc et Sylvie Deparis, le dessin n'est pas un outil de représentation mais une émanation du geste et de la sensation. Dans sa pratique, Anne-Laure H-Blanc développe une approche où le dessin naît d'un élan vital autant que d'une respiration méditative — une ligne qui enregistre ce qui vibre, ce qui passe, ce qui s'écoule, comme une sismographie du vivant. Parfois, elle dessine les yeux fermés, sans regarder la feuille, laissant la main seule conduire le geste.

Sylvie Deparis, elle, pratique le dessin haptique : elle touche les galets de la rivière d'une main et dessine ce qu'elle ressent de l'autre, traduisant en trait ce que le toucher perçoit. Le regard est mis de côté ; c'est le corps tout entier qui dessine. Une vidéo montre l'artiste à l'œuvre, offrant au visiteur une fenêtre sur ce processus singulier — une invitation à percevoir, de l'intérieur, ce que peut signifier dessiner avec le toucher.

Si le dessin capte ce que le corps ressent, d'autres œuvres vont plus loin encore : elles naissent directement au contact de l'eau, laissant la rivière elle-même participer à la création.



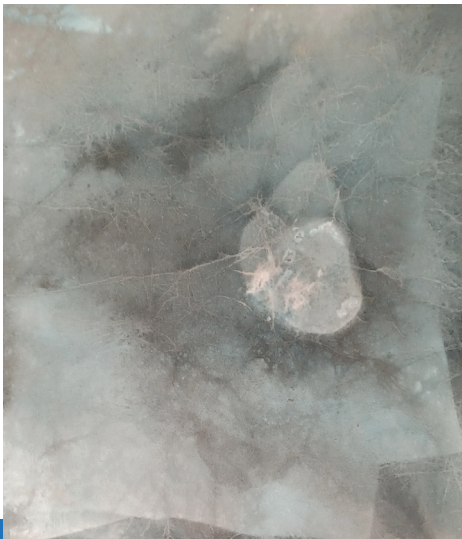
Dessins haptiques, Vidéo, Sylvie Deparis

• Empreintes : capturer ce qui se passe

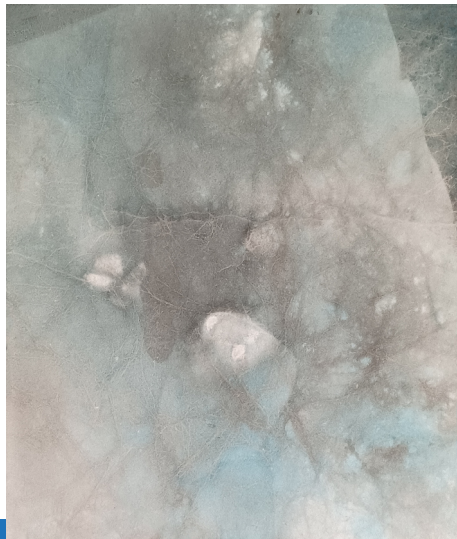
Certaines œuvres sont nées directement au bord de l'eau, dans le courant même de la rivière. Florence Barberis plonge son intissé dans la rivière puis y ajoute de l'encre de Chine, laissant le mouvement de l'eau et la matière composer ensemble. Anne-Laure H-Blanc réalise quant à elle des monotypes directement sur le terrain. Ces œuvres ont en commun de laisser apparaître le mouvement de l'eau comme si elles avaient réussi à en capturer l'instant : leurs textures évoquent le limon, la douceur du fond de rivière, la rugosité des berges — comme si l'œil pouvait presque ressentir ce que la main aurait touché.

L'œuvre *Pierre qui mousse* de Florence Barberis pousse plus loin cette idée de trace. Réalisées au fusain sur papier au bord de la rivière, les empreintes de galets semblent porter en elles deux temps distincts : celui, rapide et instinctif, de la capture sur le terrain, et celui, plus lent et méticuleux, de la broderie au fil vert réalisée en atelier. Comme si l'œuvre continuait de se construire longtemps après le contact avec la nature. Ce contraste de matières et de couleurs — le gris du fusain, le vert du fil — pourrait évoquer la mousse sur la pierre, le végétal qui s'accroche au minéral, la nature qui reprend ses droits jusque dans l'atelier.

Au-delà de la trace laissée sur le papier, certaines œuvres travaillent directement avec des éléments naturels prélevés sur le terrain, transformant la matière brute en objet artistique.



A fleur d'eau, Anne-Laure H-Blanc



Pierre qui roule, Florence Barberis

• Installations et sculptures : la nature prolongée

Dans leurs installations, les trois artistes travaillent à partir d'éléments directement prélevés dans la nature, auxquels elles ajoutent leur propre intervention — légère, discrète, mais qui transforme le regard porté sur la matière.

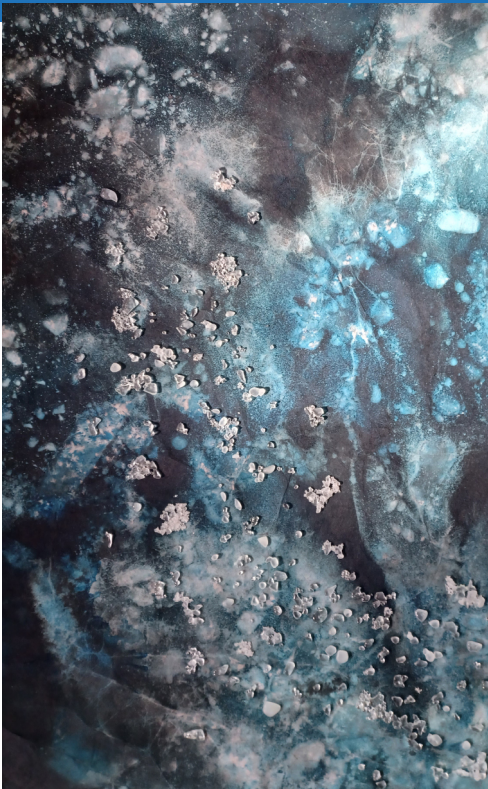
Sylvie Deparis récolte des pierres au bord de la rivière et y ajoute de la résine colorée bleue. La matière naturelle et la matière artificielle se côtoient, comme si l'artiste cherchait à prolonger la présence de l'eau sur la pierre, à figer un instant ce que la rivière laisse sur son passage.

Florence Barberis présente deux œuvres nées d'éléments directement prélevés dans la nature. *Offrande* est composée de matières agglomérées ramassées après une crue, teintées à l'encre puis assemblées en formes évoquant des formes presque florales. Pierres enlacées met en scène des pierres naturelles formées de deux roches différentes, que l'artiste vient peindre. Dans les deux cas, l'intervention est légère, presque discrète — elle révèle, souligne, met en lumière ce que la nature a déjà commencé.

Anne-Laure H-Blanc présente *The River*, un monotype sur lequel sont disposées des gouttes de verre réalisées avec un artisan verrier. Le verre — matière minérale et translucide, née de la transformation du sable — rappelle par sa transparence et sa fluidité l'eau de la rivière, comme si la nature du matériau portait en lui-même une mémoire du lieu. Par leur forme et leurs reflets, ces gouttes évoquent la surface de l'eau, ses micro-mouvements, cet instant suspendu où un élément naturel change d'état, se fige ou se transforme.

D'autres œuvres encore explorent ce que l'image — fixe ou animée — peut révéler de la nature, là où l'œil seul ne suffit plus.

The River, Anne-Laure H-Blanc



Pierres enlacées, Florence Barberis
Pierres, résine, Sylvie Deparis

• Photographies et vidéos : voir autrement

La nature bouge, se transforme, joue avec la lumière — mais combien de fois passons-nous à côté de ce qu'elle nous offre à voir ? C'est là qu'intervient le regard de l'artiste : il ralentit, il cadre, il révèle ce que l'œil distrait ne perçoit pas.

Dans sa série photographique *Pierres d'eau*, Florence Barberis nous arrête devant ce que nous aurions peut-être enjambé sans y prêter attention : une simple flaque d'eau. Par son cadrage et son jeu de flou, elle transforme ce reflet ordinaire en quelque chose qui ressemble à un galet coupé en deux, révélant son cœur comme une pierre précieuse. C'est la nature elle-même qui crée l'illusion — mais c'est le regard de l'artiste qui nous apprend à la voir.

Sylvie Deparis explore elle aussi cette capacité de la nature à se transformer sous le regard. Dans une série de photographies carrées, elle capte uniquement des reflets à la surface de l'eau transparente — des images abstraites, presque picturales, où le réel se dérobe au profit de formes et de couleurs insoupçonnées. Dans une autre série, *Eau et roche*, elle met en relation les motifs de la roche et ceux de l'eau qui coule en torrent, révélant des ressemblances troublantes entre deux matières que tout semble opposer : l'une figée dans le temps, l'autre en mouvement perpétuel.

Dans sa vidéo *Eau(x)*, elle pousse cette démarche plus loin encore : captant la rivière depuis au-dessus, elle retravaille ensuite les images en atelier, modifiant les couleurs et les enchaînements. Ce faisant, elle ne s'éloigne pas de la nature : elle en amplifie ce que l'œil nu perçoit à peine — ses rythmes, ses vibrations, sa transformation constante. La rivière devient image picturale en mouvement, et le visiteur apprend à regarder l'eau comme il ne l'avait jamais fait.



Pierres d'eau, Florence Barberis
Eau(x), Sylvie Deparis

2.3. Une invitation à ressentir

Face à ces œuvres, le visiteur est invité à adopter une posture proche de celle des artistes : ralentir, s'arrêter, laisser venir les sensations avant de chercher à comprendre. Qu'est-ce que cette texture évoque ? Ce mouvement, cette couleur, ce silence — qu'est-ce qu'ils font résonner en soi ?

Les œuvres ne livrent pas un message à déchiffrer. Elles fonctionnent comme des traces ouvertes, disponibles à l'interprétation de chacun. Ce qu'Anne-Laure H-Blanc, Florence Barberis ou Sylvie Deparis ont capturé au bord de la rivière parle peut-être, pour un visiteur, d'un souvenir d'enfance ; pour un autre, d'une émotion sans nom. C'est là toute la puissance de ce type de démarche : en partant de l'expérience la plus intime — ce que le corps ressent au contact de la nature —, les artistes touchent à quelque chose d'universel.

L'exposition devient ainsi un espace de passage : entre la nature et l'art, entre le geste de l'artiste et le regard du visiteur, entre ce qui a été vécu là-bas, dans la Drôme, et ce qui se ressent ici, dans la salle d'exposition. Les œuvres sont des ponts. À chacun de les traverser à sa façon.

3. PISTES PÉDAGOGIQUES : LA NATURE DANS L'ART

L'exposition *IN SITU* offre de nombreuses entrées pour aborder, en classe, des notions d'histoire de l'art, de pratiques artistiques et de perception de notre environnement naturel. Les pistes qui suivent proposent quelques axes pour préparer, accompagner ou prolonger la visite.

3.1. Représenter la nature

La nature est l'un des grands sujets de l'histoire de l'art. Mais selon les époques et les cultures, les artistes ne l'ont pas regardée de la même façon — ni représentée avec les mêmes intentions.

Dans **la peinture orientale** — chinoise, coréenne ou japonaise —, la nature n'est jamais un simple décor à copier. Le peintre chinois Shitao, qui travaille au XVIII^e siècle, s'oppose frontalement à la peinture académique de la cour impériale, où les paysages et les éléments naturels sont reproduits selon des codes stricts et soignés. Lui préfère mêler nuages d'encre diluée et traits de pinceau noirs, vifs et nerveux, qui suggèrent plus qu'ils ne décrivent : une colline, un arbre penché, une cascade jaillissante. Dans son traité *Propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère* (vers 1710), il décrit le pinceau comme un mouvement vivant, tantôt fluide comme l'eau, tantôt brusque comme une flamme. L'œuvre n'est plus une copie du réel : elle devient la trace d'une rencontre entre l'artiste et la nature, dans un monde où tout est sans cesse en transformation.

En Europe, au XIX^e siècle, une même insatisfaction pousse certains peintres à sortir de leurs ateliers. Les artistes de **l'école de Barbizon** — Corot, Millet, Théodore Rousseau — décident de peindre directement en extérieur, face à leur sujet, dans ce qu'on appelle alors la peinture « sur le motif ». Ce choix peut sembler anodin, mais il est radical : il s'agit de regarder la nature telle qu'elle est, avec ses lumières changeantes, ses atmosphères particulières, sa simplicité. Leur travail ouvre une brèche dans l'histoire de la peinture de paysage, en accordant une valeur nouvelle à la perception sensible plutôt qu'à la représentation idéalisée.

Cette brèche, **les impressionnistes** vont l'élargir jusqu'à transformer durablement l'art de peindre. Lorsque le critique Louis Leroy emploie le mot « impressionnisme » de façon moqueuse pour désigner le travail de Monet et de ses contemporains, il ne se doute pas qu'il vient de nommer l'un des mouvements les plus influents de l'histoire de l'art. Claude Monet, Camille Pissarro, Edgar Degas, Pierre-Auguste Renoir partent peindre en plein air, chevalet sous le bras et couleurs en tubes — une innovation technique récente qui leur offre une liberté de déplacement inédite. Face à leur motif, ils ne cherchent pas à en donner une image exacte : ils veulent capturer une lumière, une atmosphère, un instant déjà en train de disparaître. L'apparition de la photographie les conforte dans cette direction : si la machine peut désormais reproduire le réel, la peinture doit aller chercher ailleurs — du côté de la sensation et du regard singulier de l'artiste.

Pistes en classe :

- Comparer différentes représentations de la nature selon les cultures et les époques
- Travailler sur la notion de point de vue : représenter ce que l'on voit ou ce que l'on ressent
- Expérimenter le dessin d'observation en extérieur



Shitao, *Ermitage au Mont Lu*, 1644



Camille Corot, *Forêt de Fontainebleau*, 1846



Claude Monet, *Impression, soleil levant*, 1872

3.2. Créer dans et avec la nature

À partir des années 1960, quelque chose change dans le rapport des artistes à la nature. Il ne s'agit plus seulement de la regarder, de l'observer ou de la représenter : certains décident de créer directement avec elle, en utilisant ses matériaux, ses rythmes, ses transformations.

En Italie, un groupe d'artistes commence à travailler avec des matériaux bruts et non transformés — pierre, bois, végétaux, terre. Le critique d'art Germano Celant donne un nom à cette tendance en 1966 : l'**Arte Povera**, littéralement « art pauvre ». Le terme est presque une provocation : à rebours de la sophistication technique et de la production industrielle, ces artistes revendiquent la simplicité du matériau et la lenteur du vivant. Leur ambition est de renouer un lien plus direct entre l'humain et le monde naturel, en laissant visible ce que le temps fait aux choses.

L'un des artistes les plus emblématiques de ce mouvement, Giuseppe Penone, en offre une illustration saisissante. Dans certaines de ses œuvres, il creuse des poutres de bois industrielles jusqu'à retrouver, à l'intérieur, la forme originelle de l'arbre dont elles sont issues — comme si le vivant résistait à la transformation et gardait en lui la mémoire de ce qu'il a été. Dans d'autres réalisations, des mains moulées en bronze s'enfoncent dans des troncs d'arbres vivants, accompagnant leur croissance au fil des années. L'œuvre n'est jamais tout à fait terminée : elle continue de changer, au rythme de la nature.

À la même époque, aux États-Unis, des artistes choisissent quant à eux de sortir des galeries et des musées pour aller travailler directement dans les paysages. Ce mouvement, que l'on appelle le **Land Art**, refuse la marchandisation de l'art et les espaces d'exposition traditionnels. Ses œuvres sont réalisées sur place, avec ce que la nature offre : terre, pierres, feuilles, glace, branches. Andy Goldsworthy ou Nils-Udo construisent des installations souvent éphémères, vouées à évoluer puis à disparaître sous l'effet du vent, de la pluie ou de l'érosion. Ce qui reste, ce sont des photographies ou des vidéos — la trace d'une œuvre qui a choisi de ne pas durer.

Pistes en classe :

- Réaliser une production artistique à partir d'éléments naturels collectés
- Expérimenter une œuvre éphémère en extérieur
- Observer les effets du temps sur une création réalisée avec des matériaux naturels



Giuseppe Penone, *Arbre de 7mètres*, 1947



Giuseppe Penone, *Trattenere 8 anni di crescita*, 2004-2012



Andy Goldsworthy, *Calme au petit matin*, 1988

3.3. Explorer la nature comme expérience sensible

Certains artistes contemporains ne cherchent ni à représenter la nature, ni à créer avec ses matériaux. Ils s'intéressent à ce qu'elle nous fait ressentir : les sensations qu'elle provoque, les émotions qu'elle éveille, le calme ou l'émerveillement qu'elle peut susciter en nous.

L'artiste américain Bill Viola utilise l'eau dans ses installations vidéo comme une image de ce qui change et se transforme sans cesse — la pluie qui tombe, la vague qui déferle, le reflet qui tremble à la surface d'un lac. Ses œuvres invitent le spectateur à ralentir, à regarder autrement, à ressentir le **passage du temps** et les cycles de la vie.

Le peintre Alexandre Hollan, lui, passe de longues heures à observer des arbres — parfois les mêmes, saison après saison. Ce n'est pas leur forme exacte qu'il cherche à capturer, mais leur présence, leur manière d'occuper l'espace, de bouger avec le vent. Sa pratique ressemble à une forme de **méditation** : avant de dessiner, il s'agit d'abord d'apprendre à voir.

L'artiste japonais Hiroshi Senju, quant à lui, peint d'immenses cascades et chutes d'eau sur des formats monumentaux, cherchant à transmettre non pas l'image de l'eau, mais la sensation physique de se trouver face à elle — le bruit sourd, la fraîcheur, le vertige.

Ce que tous ces artistes partagent, c'est une même conviction : la nature ne se regarde pas seulement avec les yeux. Elle s'écoute, se respire, se ressent avec tout le corps.

Pistes en classe :

- Faire une « promenade sensorielle » en extérieur : fermer les yeux et décrire ce que l'on entend, sent ou touche, puis traduire ces sensations en dessin ou en couleurs
- Écouter des sons naturels (pluie, vent, forêt) et les représenter graphiquement, sans chercher à dessiner ce qu'on « voit » mais ce qu'on « entend »
- Créer un petit livre sensoriel : chaque page correspond à un sens et à un souvenir dans la nature



Bill Viola, *Tristan's Ascension*, 2005



Alexandre Hollan, *Chêne dansant*, 2024



Hiroshi Senju, *Waterfall*, 2020

4. ANNEXES

4.1. Glossaire

Arte Povera : Mouvement artistique né en Italie à la fin des années 1960. Son nom signifie littéralement « art pauvre ». Ses artistes rejettent les matériaux nobles et coûteux au profit de matières brutes et naturelles — pierre, bois, terre, végétaux — pour renouer un lien direct avec le monde vivant.

Dessin haptique : Mode de dessin qui privilégie le toucher plutôt que la vue. L'artiste explore une surface ou un objet avec les mains et traduit ses sensations en traits, sans nécessairement regarder ce qu'il dessine. Le mot « haptique » vient du grec haptain, qui signifie « toucher ».

Empreinte : Trace laissée par un objet ou une matière sur un support. Dans le domaine artistique, l'empreinte permet de capturer la forme, la texture ou le relief d'un élément naturel — une pierre, une écorce, un galet — en pressant un support souple contre lui.

Éphémère : Se dit d'une œuvre ou d'une création destinée à ne pas durer. Dans le Land Art notamment, les œuvres sont soumises aux éléments naturels et peuvent disparaître avec le temps. L'éphémère n'est pas perçu comme un manque, mais comme une façon d'accepter et d'intégrer le passage du temps.

Frottage : Technique artistique qui consiste à frotter un crayon, un fusain ou de l'encre sur un papier posé contre une surface texturée, afin d'en recueillir les reliefs et les aspérités. Elle permet de capturer la texture d'un matériau naturel — pierre, écorce, feuille — sans le prélever.

Impermanence : Notion issue de la pensée orientale, notamment bouddhiste, selon laquelle tout est en transformation constante et rien ne dure éternellement. Dans l'art, elle invite à accepter le changement comme une richesse plutôt que comme une perte.

In situ : Expression latine signifiant « sur place ». En art, elle désigne une œuvre conçue et réalisée en fonction d'un lieu précis, en tenant compte de ses caractéristiques, de son espace et de son atmosphère. L'œuvre et le lieu sont pensés ensemble.

Installation : Forme d'art contemporain qui consiste à agencer des éléments dans un espace donné pour créer une expérience globale. Contrairement à un tableau ou une sculpture isolée, une installation investit l'espace et invite le spectateur à se déplacer, à observer, parfois à interagir.

Intissé : Matériau souple et poreux, composé de fibres synthétiques ou naturelles liées entre elles. Utilisé à l'origine dans le bâtiment pour la rénovation des murs, certains artistes l'emploient comme support de création en raison de sa texture particulière et de sa capacité à absorber les matières liquides comme l'encre.

Land Art : Mouvement artistique apparu aux États-Unis à la fin des années 1960. Ses artistes créent directement dans les paysages naturels, en utilisant les matériaux trouvés sur place — terre, pierres, branches, glace. Leurs œuvres sont souvent éphémères et ne subsistent parfois que sous forme de photographies.

Monotype : Technique d'impression qui consiste à peindre ou dessiner sur une surface lisse — verre, métal, pierre — puis à y presser une feuille de papier pour en recueillir l'empreinte. Chaque monotype est unique, car l'impression ne peut généralement être réalisée qu'une seule fois.

Motif (peindre sur le) : Expression désignant le fait de peindre directement en extérieur, face au sujet représenté, plutôt qu'en atelier de mémoire ou d'après des esquisses. Cette pratique, popularisée par les peintres de Barbizon puis les impressionnistes, permet de saisir les variations de lumière et d'atmosphère en temps réel.

Sismographie : À l'origine, technique scientifique qui enregistre les vibrations du sol sous forme de tracés. Dans le domaine artistique, le terme est utilisé de façon métaphorique pour décrire un dessin au trait qui semble enregistrer le mouvement, l'énergie ou les vibrations d'un phénomène naturel.

4.1. Biographies des artistes

SYLVIE DEPARIS

www.sylvie-deparis.idavia.com

Elle a participé à de nombreuses résidences d'artistes en France (dispositifs DRAC Rouvrir le monde, Culture et lien social), et en Asie (Indonésie, Chine, Corée, Japon). Elle expose régulièrement dans des musées, médiathèques et centre d'art.

Sa démarche est une recherche de mise en résonance avec les vibrations du monde.

Essentiellement au moyen du dessin mais aussi à travers installations ou vidéos, elle met en œuvre une conversion du regard, modification perceptive qui pose comme fondement le lien à un réel ré-unifié : lien non pas entre un soi-sujet et un monde-objet constituant un vis-à-vis, mais entrelacs de polarités.

Recherche d'une forme de non-dualité, cette pratique tend à traverser l'apparente immobilité de la matière, sa densité, pour l'appréhender comme substance-énergie. Dans son versant vibratoire, le réel est fluide, il apparaît comme un réseau invisible de correspondances, de rapports instables en perpétuelle métamorphose. Entre matériel et immatériel, entre soi et le monde, cette interconnexion mouvante est de l'ordre du processus.

Approcher ces multiples variations, laisser les rythmes se déposer sur le papier, requiert un déconditionnement du connu : se dessaisir de toute emprise, se défaire de l'établi, du figé, se laisser traverser par ce réel irréductible qui échappe à la signification, laisser le geste être guidé par ce qui sans cesse est en cours de formation et de dissolution.

Une façon d'habiter l'instant présent, dont la création est la trace.

ANNE-LAURE H-BLANC

www.alh-blanc.com

@alhblanc

Marquée par les montagnes de son enfance, Anne-Laure H-Blanc développe une pratique pluridisciplinaire, profondément enracinée dans l'observation du vivant. À travers une approche sensible, elle cherche à retranscrire les traces visibles et invisibles des lieux, en résonance avec leur singularité.

Les fondements de son processus reposent sur une profonde attention et un état de disponibilité à ce qui l'entoure. Arpenter, collecter, s'imprégner, se laisser surprendre : être là, sans attentes. Le corps-médium à ce moment précis, rejoue et incorpore quelque chose du paysage pour en devenir le prolongement. Le travail in situ s'envisage comme une interaction et une co-crédation où les éléments naturels par leur puissance d'agir, deviennent des partenaires à part entière. Dans son approche, le dessin s'impose comme une émanation du geste, une empreinte de la sensation. Il naît d'un élan vital autant que d'une respiration méditative, révélant ainsi la fragilité du vivant et les liens subtils qui nous relient à lui.

Formée à la gravure et titulaire d'une double licence en arts plastiques et en lettres, Anne-Laure H-Blanc nourrit sa recherche artistique d'un intérêt profond pour l'esthétique et les philosophies asiatiques. Les vastes espaces nord-américains et plusieurs résidences d'artiste en Asie de l'Est (Corée du Sud, Japon) mais aussi en France constituent des jalons déterminants dans son rapport au lieu.

En 2024, elle a bénéficié d'une aide à la création du Département de l'Isère et en 2025, d'une dotation de l'ADAGP pour la réalisation d'un portrait vidéo. Elle vit et travaille en Isère.

FLORENCE BARBÉRIS

www.florencebarberis.fr

@florencebarberis

Le dessin, la gravure, le monotype, les estampages, la photo l'accompagnent dans ses recherches, dans un travail expérimental, souvent empirique, où le hasard tient une place importante.

Se laisser surprendre par ce qui se passe sous les yeux sous les mains, sans rien prévoir, sans rien attendre. Et juste écouter les éléments, le vent, la pluie, la rivière, sentir la porosité, les failles, la chaleur, le froid, la douceur. C'est le processus de création qui l'intéresse, ce moment magique où l'intellect disparaît, où l'on avance au delà de soi.

Laisser venir ses émotions, laisser la vie interférer dans ce qui arrive devant soi.

Le travail en séries, sans doute lié à sa formation de graveur, l'aide à essayer de retranscrire le réel, l'ensemble devient alors plus juste.

Elle a travaillé en résidence en France et à l'étranger (Indonésie, Pologne, Corée, Laos, Vietnam, Danemark, Irlande, Québec...), des temps d'immersion complète qui continuent d'animer son travail. Des liens entre ces mondes se créent, des histoires se tissent et aident à avancer et donnent du sens.

Dernières expositions, au musée de l'étang de Thau à Bouzigues, à la médiathèque et sur le mur Foster du Carré d'art de Nîmes, au centre international d'art contemporain de Carros, au musée-muséum de Gap.